

CHAPITRE I

Milieu du XVIII^e siècle... (1753)

Un loup hurla au passage du cavalier et s'enfuit, un lièvre entre ses crocs acérés. L'homme serra son doublet (1) le protégeant du froid, puis il flatta son cheval en passant sous les branches d'un hêtre. Parfois, une branche morte dissimulée sous la neige craquait sous les sabots de l'équidé, un superbe hongre alezan. Sa crinière peignée avec soin dansait sur l'encolure au gré de ses pas et des volutes de buée s'exhalant de ses naseaux s'évaporaient en de longs filaments.

Une brume matinale s'appropriait l'aube naissante. La main droite du cavalier tenait fermement les rênes pendant que l'autre tapotait nerveusement la croupe. Il jeta un regard vers ses fontes. La première contenait une outre remplie d'eau de source et les restes d'un repas. Au fond de la seconde, un sac en cuir usé renfermait un magnifique collier serti de diamants. Au passage de l'équipage, une belette se précipita sous un pin isolé. L'homme immobilisa son cheval et parcourut les alentours du regard.

À l'est, la colline de Brame Farine et en arrière-plan les premières bosses de Belledonne s'étaient dans toutes leurs splendeurs pour se métamorphoser en de sublimes pics et pointes. À l'opposé, l'imposante muraille calcaire du massif de la Chartreuse surplombait le long

(1) Gilet.

sillon de la vallée du Grésivaudan. Elle s'évasait au nord en un large Y vers Chambéry et Montméliant, appartenances du royaume d'Italie (2). L'homme sourit en apercevant face à lui l'altière forteresse de fort Barraux.

Les Italiens, sous les ordres du duc Charles Emmanuel, l'érigèrent dès 1597. Le roi de France n'apprécia guère la violation de son territoire, mais laissa faire, le connétable de Lesdiguières lui assurant qu'il prendrait la forteresse dès qu'elle serait édiflée. Autant laisser les Italiens dépenser leur argent... Le fort pratiquement achevé, il se nommait alors le fort Saint-Barthélémy, le militaire préféré d'Henri IV qui l'enleva en 1598.

L'aboiement d'un chien tira le cavalier de sa contemplation qui dirigea une nouvelle fois son regard vers le levant, où le soleil apparaissait timidement derrière les collines.

La citadelle dominait la vallée. Flanqué de ses épais remparts édiflés sur un promontoire, le bastion imposait le respect. Les étendards aux couleurs royales flottaient au vent et le dimanche la petite cloche de la chapelle tintait joyeusement.

Le cavalier avait fait la connaissance d'Isabelle – fille d'un officier, commandant la place forte – lors d'un bal donné par un baron de Grenoble. L'évêque de la grande cité dauphinoise voyait d'un mauvais œil la future union, il prévoyait de donner la main de la jeune fille à son neveu. Craignant le courroux du prélat, le père de la jeune fille n'osait réfuter le parti choisi.

Isabelle envisageait ce mariage avec répulsion, car son cœur battait pour Enguerrand, fier noble de la cité grenobloise. Depuis deux mois, le cavalier parcourait en dépit des huit lieues, la distance séparant Grenoble à Barraux. Le couple se donnait rendez-vous devant l'entrée d'un passage secret, situé sous la première pente du système défensif.

(2) La Savoie devint française en 1860.

De Barraux, bourg de quelques maisons, un chemin carrossable agrémenté l'été par les bêlements des chèvres et des moutons qui broutaient l'herbe sèche, montait en pente douce et accédait à la porte ouest de la citadelle. En le quittant quelques centaines de mètres auparavant, un étroit chemin terreux suivait la courbe de niveau pour s'enfoncer dans un petit bosquet et se perdait dans un inextricable fouillis de ronces.

Le souterrain s'enfonçait vers le fort. Il débouchait sous l'ultime pont-levis situé sous le bâtiment d'entrée. Une solide porte en bois donnait accès à un escalier en colimaçon, qui lui-même aboutissait à une porte située sous le porche principal défendu par une épaisse double porte en bois. Une herse et un poste de garde tenu par plusieurs militaires complétaient le système défensif rapproché.

Le passage secret n'était connu que par de rares privilégiés n'en ayant jamais fait état. Malgré leur mutisme, quelques fils de militaires de la garnison et d'enfants du village voisin le connaissaient pour venir y jouer les jours de mauvais temps.

Le point de rencontre des deux amoureux s'oubliait et l'activité aux alentours se bornait aux passages de lièvres et autres petits gibiers. Le couple se rencontrait aux aurores une fois par semaine, de crainte de croiser un militaire. Les lieues séparant Barraux de Grenoble n'incitaient guère Enguerrand à parcourir les chemins fréquentés par des brigands. À deux reprises, il avait mis en déroute quatre gueux convoitant sa bourse.

Tard dans la nuit, il avait franchi l'enceinte de Grenoble par la porte Très-Cloîtres, menant son cheval au trot sous la froideur mordante de la nuit, accompagné sur le chemin remontant le long de l'Isère par un colporteur se rendant à Allevard. Puis, seul, il avait poursuivi son chemin en maugréant, la neige ralentissant quelque peu l'allure de son cheval.

CHAPITRE II

XX^e siècle, an de grâce 1958...

Les trilles d'un moineau accompagnèrent joyeusement le lever du soleil couronné d'un pâle halo augurant une altération de la météo. Les dernières rosées automnales perlaient sur les chardons bleus qui s'étiolaient un à un. Le changement de saison s'annonçait et un regain d'activité régnait dans les champs.

Une dizaine d'hommes aux manches retroussées enfourchaient le foin fané pour le lancer sur deux remorques où des femmes et leurs fils l'entassaient en plaisantant. Le conducteur d'un tracteur actionna la manivelle pour le faire démarrer et une épaisse fumée noire s'exhala de la cheminée quand les 45 chevaux du moteur vrombirent. Derrière une petite meule, à l'abri des regards d'un groupe d'adolescents ratissant les coupes oubliées par leurs aînés, un couple s'embrassait. Les villageois de Barraux et de la Gâche s'entraidaient durant les difficiles travaux des champs. Plus loin, un cheval attelé à une charrette mâchouillait une touffe d'herbe.

Les lourds cumulus en provenance de l'ouest annonçant la prochaine ondée glissaient doucement vers Belledonne. Ils s'étaient ressourcés au-dessus des sommets du massif de la Chartreuse pour s'apprêter à se déverser sur l'est de la contrée.

En précurseur, une timide brume envahit furtivement la vallée du Grésivaudan, pour s'élever ensuite lentement vers le petit village de Barraux et sa forteresse, à quelques centaines de mètres en amont. Comme une armée, le brouillard s'attaqua aux remparts. Les pierres

blanches et grises n'opposèrent aucune résistance. Malgré la lente érosion des siècles précédents, elles supportaient vaillamment les avanies de l'histoire, affrontant également la météo parfois capricieuse de la région. Les maisons parurent aspirées et les rares passants du village s'évanouirent dans la nébulosité.

Aux pieds des remparts, les rongeurs s'étaient enterrés depuis plusieurs semaines, présage d'un hiver précoce. À l'abri des prédateurs, sous leurs lourds rochers, ils se préparaient à hiberner.

Les chenilles de la petite pelleteuse incrustaient ses sillons sur la terre meuble. Le pilote immobilisa son engin à proximité d'un monticule où quelques pierres jonchaient le sol. Il jeta un œil vers l'amont en observant la futaie dissimulant la forteresse.

L'homme exhuma une feuille froissée de la poche de son pantalon, déchiffra le plan sommaire dessiné par le maire et attendit ses collègues. Une Jeep Willis de couleur kaki, abandonnée par les Américains à la fin de la guerre et récupérée par la commune, apparut derrière le brouillard. Elle tractait une antique remorque transportant divers outils de terrassement. Le 4X4 approcha en cahotant sur le sol humide et inégal, avant de s'arrêter à côté de la chenillette. Deux hommes sautèrent à terre et le rejoignirent.

On distinguait dans l'échancrure de leur veste de coutil bleue, un pull à col roulé ou une chemise épaisse ; les jambes de pantalon en drap épais s'enfonçaient dans des bottes marron et un béret vissé jusqu'aux oreilles complétait leur protection contre le froid sec de la région. L'un d'entre eux brisa deux allumettes contre le grattoir en soufre de la petite boîte avant de réussir à allumer sa cigarette. Un second ouvrier empoigna deux pioches et en présenta une au chauffeur de l'engin. Ils examinèrent le plan avant de s'accorder sur l'endroit à perforer.

— C'est ici ! confirma Georges, le pilote de la chenille et contremaître du chantier.

La mairie envisageait de tracer un itinéraire de découverte proche de la forteresse et il nécessitait d'effectuer des sondages en des lieux particuliers, mentionnés sur le plan.

Les hommes levèrent leurs pioches d'un commun accord et les plongèrent dans le sol. Des mottes de terre se détachaient par paquets, le bruit du choc de l'acier se fracassant sur des cailloux résonnait à leurs oreilles.

Les villages de la région se relevaient doucement du conflit précédent et le premier magistrat de la commune estimait qu'il était temps pour les nouvelles générations de l'oublier. Le fort serait un excellent palliatif. Dans quelques mois, des hordes d'écoliers étudieraient leur patrimoine et le transmettraient aux générations futures. Le maire imaginait aussi les royalties générées par l'arrivée probable de touristes. L'extrémité d'une pioche rencontra une résistance.

— Qu'est-ce qu'y'a Philippe ?

— Je sais pas. Cette pierre est profondément enfouie dans le sol et j'ai du mal à la retirer, avoua le fumeur en faisant levier avec le manche de son outil.

À sa grande surprise, elle s'arracha brusquement en émettant un léger bruit de suction, bascula et disparut en roulant dans un orifice d'une quarantaine de centimètres dissimulé par la végétation. Intrigué, Georges s'accroupit et scruta l'intérieur. Des gravats et des pierres de taille moyenne reposaient sur un sol irrégulier où des filets d'eau suintants de la paroi s'écoulaient vers de petites flaques d'eau croupie.

— Philippe, Henri ! cria le curieux en élargissant l'anfractuosité avec ses mains.

— Pas la peine de hurler, nous sommes derrière toi, riposta l'un d'eux.

Ils évasèrent l'entrée suffisamment pour laisser passer un homme.

— Un souterrain ? s'étonna Philippe.

— Je n'en ai jamais entendu parler, avoua Georges, pour qui les environs du château n'avaient aucun secret.

— Avant la guerre, quand j'étais gamin, je jouais dans les casemates avec mes copains, mais je n'ai jamais entendu mes parents évoquer ce trou.

— Moi non plus, rétorqua son voisin en allumant une nouvelle cigarette.

— Le maire ne m'en a jamais touché un mot et je n'ai aucun souvenir d'un plan mentionnant ce passage secret.

— Peut-être est-ce un ancien dépôt d'armes creusé par les Allemands ?

— Ça m'étonnerait. Les résistants l'auraient découvert.

— Pas forcément, décréta Henri.

Georges réfuta la réplique d'un signe de tête en affirmant :

— Une chose est certaine – il marqua une pause – ce truc n'a pas été ouvert depuis Mathusalem.

— Un officier allemand de la guerre 14-18 ?

— Mais non, imbécile ! C'était un type de l'époque biblique qui aurait roulé sa bosse plus de neuf cents ans.

Philippe écoutait la joute verbale d'une oreille distraite en lorgnant vers le souterrain. Il contourna ses compagnons et s'engouffra, en se courbant, dans le trou béant. Il balaya d'un geste la végétation rampante. Une forte odeur de moisissure l'accueillit. Une lueur diffuse éclairait la galerie sur une dizaine de mètres de longueur, puis s'estompait. Il estima la hauteur à un mètre vingt environ pour une largeur permettant à deux hommes de marcher de front. Par endroits, il discernait sur la roche des impacts de pioche, prouvant qu'il s'agissait d'une cavité artificielle.

L'employé communal franchit la distance précautionneusement en tentant de percer l'obscurité. Il tressaillit en entendant un bruit fugace et recula instinctivement. Il souffla, s'épongea le front et ria de sa frayeur en voyant détalé une musaraigne. Il se retourna pour s'adresser à ses collègues.

— Quelqu'un a une lampe ?

La galerie effectuait un coude et il la soupçonna d'être profonde, en entendant sa voix résonner.

— Nan !

L'absence de lumière interdisait toute tentative d'exploration et le poussa à rebrousser chemin. Il songea être un bien piètre ouvrier pour négliger cet outil de base. Il marchait courbé pour éviter de se cogner, regrettant amèrement sa lampe de poche.

— Nom d'une pipe ! J'aurais été le premier depuis des siècles à parcourir cette galerie. Au lieu de cela, c'est le maire avec son équipe de bras cassés qui va l'explorer.

Opposé politiquement à la majorité actuelle, Philippe considérait les faits avec amertume. La lumière du jour s'insinuait facilement à quelques mètres de l'entrée et l'ombre d'un arbre dansait sur le bord de l'une des parois.

Son attention fut attirée par un petit objet circulaire, brillant entre deux petits galets. Il le ramassa.

« On dirait une pièce ! » se dit-il en se hâtant vers la sortie.

Il présenta sa trouvaille à ses collègues.

— C'est une pièce datant du Moyen-Age, fit Georges en la tenant entre le pouce et l'index.

L'objet sensiblement tordu et oxydé représentait Louis XIV sur une face et trois fleurs de lys sur l'autre.

— Cette pièce m'a l'air plus récente que l'époque du Moyen-Age, rétorqua son voisin en observant l'effigie. On dirait un roi. Le Roi Soleil ou Louis XVI. Je n'ai jamais été costaud en histoire de France, à l'école. Mais ça, j'en suis à peu près certain.

— Que fait-on ?

— On suspend les travaux et je préviens le maire.

— Et la caverne ?

— Placez deux ou trois planches pour interdire l'accès et éviter tout accident.

— Je suis persuadé qu'il s'agit d'un passage secret menant au château.

— C'est probable, certifia Philippe. L'entrée et les premiers mètres que j'ai suivis sont orientés vers la courtine.

Dans le ciel, présage d'un hiver précoce, des cols verts se dirigeaient vers le sud.

CHAPITRE III

XVIII^e siècle.

Enguerrand ébaucha un sourire en voyant au loin apparaître la cité fortifiée. Le soleil apparut à l'horizon. Dans quelques instants, les brindilles d'herbe gelées scintilleraient, mais le froid mordant poursuivrait son emprise. Des paquets de neige s'éparpillèrent et une flaque d'eau gelée éclata sous les sabots du destrier qui obéit sans renâcler, lorsque son maître poussa l'allure. Au loin, il lui sembla entendre tinter la cloche de l'église de Pontcharra.

Le jeune noble sembla distinguer des ombres près d'une vieille grange, mais n'y prêta point attention. Le jour se levait, glacial. Les couleurs ocre de l'aurore s'estompaient pour céder la place aux couleurs azurées.

En venant du sud, les remparts du château ressemblaient aux premiers contreforts d'une montagne. Les blocs de pierre parfaitement ajustés assuraient une solide protection à l'édifice. Hormis de petits bosquets isolés, les abords de fort Barraux ne présentaient aucun abri pour se dissimuler et les glacis renforçaient aussi la défense, en permettant aux sentinelles de repérer l'ennemi. Le drapeau du roi flottait au vent. Un peu plus loin, une hampe moins imposante soutenait l'étendard aux couleurs du régiment de Polignac.

Enguerrand ralentit l'allure avant de s'immobiliser derrière un groupe de bouleaux. Il sauta à terre, attacha son cheval à une

branche, s'empara du sac contenant le collier et se dirigea vers la muraille. La pente s'élevait mollement. Pour rester à l'abri des regards, il devait poursuivre à pied, en contrebas de l'élévation naturelle supportant le château.

Le jeune homme n'eut cure de ses traces de pas dessinées dans la neige. Ses chausses le protégeaient de la morsure du froid et il avançait à grandes enjambées, le souffle court, heureux de rejoindre Isabelle.

Il leva la tête et s'imagina en chef de guerre, défendant la forteresse. La prise serait difficile, voire impossible. Les fortifications semi-enterrées, les fossés, le pont-levis, les herses, les épaisses portes en bois et le large glacis interdisaient toutes pénétrations. La muraille naturelle déjouait l'escalade et l'invasion par les versants sud et ouest. Enguerrand loua l'ingéniosité de l'architecte militaire. Vauban avait vu juste en renforçant la défense.

Le jeune noble marchait courbé en se dirigeant vers une protubérance herbeuse. Il la contourna, scruta les alentours et d'un large mouvement du bras, écarta le rideau de branches, de feuilles mortes et de liseron. Puis, en se baissant, il enjamba un amas de pierres déposées depuis des années pour en défendre l'entrée. Un léger courant d'air l'accueillit, mais la température à l'intérieur lui sembla plus douce. En s'enfonçant dans l'antre, il plissa les yeux pour chercher la jeune femme. Il avança de quelques mètres avant de chuchoter.

— Madame ! Êtes-vous là ?

Il perçut l'unique ruissellement de l'eau glissant sur les rochers et l'impact des gouttes plongeant dans de petites flaques. Il répéta son appel, sans succès. Seul un timide écho lui répondit. Il fit demi-tour en rabattant sa fourrure, croisa les bras sur sa poitrine pour lutter contre le froid et sortit à l'air libre. L'astre solaire l'accueillit de ses tièdes rayons matinaux.

L'apparition d'un sous-officier, reconnaissable à son pistolet coincé dans son ceinturon, et de quatre militaires le surprit.

— Holà Messire ! Que faites-vous ici en cette heure matinale ? questionna d'une voix gutturale le chef de groupe, un barbu aux cheveux grisonnants.

Enguerrand les observa d'un œil critique. Les cinq militaires de la compagnie suisse de Reynold s'approchaient, la pointe de l'épée dirigée contre lui. Le militaire répéta sa question.

— Attendez-vous une dame, messire ?

Enguerrand éluda la question d'un vague geste de la main. Il abhorrait ces militaires, les estimant être des miliciens. La plupart d'entre eux venaient de Suisse et l'accent fribourgeois contrastait avec le ton de la région.

Le responsable du petit groupe réitéra sa question en portant la main à son ceinturon. Il empoigna la crosse de son pistolet de ceinture. Son vis-à-vis répondit de mauvaise grâce :

— Je me promenais.

— Dans ce souterrain ! Vous êtes étranger à la contrée ?

— Votre chemin fut long, votre cheval fume encore. Seriez-vous un félon, un traître à la solde des Sardes ? s'enquit un autre militaire.

Le jeune homme porta la main sur la garde de son épée. Deux soldats réagirent aussitôt en pointant leur mousquet sur sa poitrine. Le chef du groupe l'alerta.

— Un geste, messire et je vous embroche comme un vulgaire poulet !

Enguerrand réprima son geste en signe de bonne volonté, mais les cinq hommes demeurèrent menaçants. Le barbu revint verbalement à la charge.

— Vous refusez de parler ?

— Par-devant le roi, sachez que je n'ai jamais été un renégat et je suis prêt à combattre et mourir pour lui ! Ce jour, ci-devant vous, je me tais pour l'honneur d'une dame.

Les soldats se regardèrent avec un air de connivence, puis le barbu s'enquit :

— Seriez-vous Enguerrand ?

— Non, point.

Le militaire remarqua un léger recul de son vis-à-vis.

— Diantre ! Vous êtes Enguerrand, le fils de ce commerçant installé à proximité de la tour de l'Isle, dans cette bonne cité de Grenoble ?

Surpris, il opina d'un bref mouvement de la tête en réalisant qu'il venait de tomber dans un traquenard. L'homme connaissait son nom. Le père d'Isabelle lui avait probablement tiré les vers du nez, appris le rendez-vous galant, puis rendu compte à l'évêque. Il avait ensuite lancé ses sbires à ses trouses pour l'effrayer.

L'homme ne lui laissa guère la possibilité de réfléchir plus longtemps, car il reprit sur un ton de moquerie :

— Vous accoutrer comme les gens du peuple afin de ne pas être remarqué, je n'y aurais point songé. Devant une dame, j'eusse espéré vous voir sauter de votre destrier en culotte et bas de soie, vos mollets recouverts de turbans et une jolie perruque couvrant vos cheveux bruns. Néanmoins, vous êtes assez fat pour ignorer les conseils de l'évêque vous mandant d'oublier dame Isabelle.

— Je n'ai aucun compte à vous rendre, maraud !

Le barbu ignora l'insulte en extirpant l'épée de son fourreau et ordonna :

— Saisissez-vous de lui !

— Arrêtez faquins, un pas de plus et je vous occis !

Le gradé s'esclaffa en le menaçant de son arme pendant que ses subordonnés le contraignaient à reculer. Leurs yeux brillèrent de convoitise en remarquant la large bague en or au doigt de leur adversaire.

— Vous n'avez aucune chance monseigneur, annonça le chef du petit groupe en appuyant ironiquement sur le dernier mot, sachant que son adversaire ne portait aucun titre.

— Arrière !

Les militaires ébauchèrent un sourire cruel quand le plus petit, un blond aux oreilles décollées, déclara :

— Vous sortirez d'ici les tripes à l'air, jeune nobliau ! Votre belle pleurera toutes les larmes de son corps, mais elle vous oubliera.

— Que nenni ! Les pleurs n'abreuveront pas son joli minois puisqu'elle ignorera la mort de ce jouvenceau, rétorqua un autre homme.

À ces paroles, Enguerrand réalisa sa perte. Ces hommes se disposaient à le tuer. Les ombres aperçues derrière la vieille grange au

moment de son arrivée provenaient de ces soldats fomentant leur guet-apens. Il s'enquit :

— À qui profitera ma mort ?

Les quatre auxiliaires semblaient ignorer la réponse, car ils interrogèrent leur supérieur d'un regard.

— Êtes-vous si naïf que cela, pour ignorer la réponse ?

Enguerrand s'en doutait, mais préférait l'entendre de vive voix. Il encouragea d'un signe de tête son interlocuteur qui ne se fit pas prier pour l'informer.

— L'évêque refuse votre union avec la fille de l'officier. Pour tout vous dire, le capitaine préfère le parti du neveu de l'évêque. Vous rejetez leur décision – il marqua une courte pause – vous mourrez ici à l'abri des regards. Cette entrée sera murée. Toute personne s'en approchant par la suite sera suppliciée.

Le jeune homme sentit un frisson lui parcourir l'échine quand il s'exclama :

— Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement !

— Mais si noble seigneur, rétorqua un autre militaire en lui imprimant la pointe de sa pique sur sa fourrure.

— Isabelle me cherchera et me trouvera !

— Le neveu de l'évêque quitte la cathédrale ce matin, il arrive ce jour pour le mariage. Le père de votre dulcinée annoncera la cérémonie le jour du marché. Isabelle n'aura guère de temps pour courir les prés et les abords du château. Elle restera dans la capitale de notre Dauphiné jusqu'au jour de son mariage. Mais cela, vous ne le verrez jamais. Vous serez homicidé depuis.

Les gens d'armes éclatèrent de rire.

CHAPITRE IV

— Que décidez-vous, monsieur le maire ?

André Courcain se gratta la joue pour surseoir sa réponse. Il marchait de long en large derrière son bureau, sous le regard impassible du buste de Marianne. Il lissa sa cravate à pois contre sa chemise unie qui dépassait de son pantalon en velours côtelé. De vieilles chaussures de cuir noires, achetées avant la guerre, complétaient sa tenue vestimentaire. Il considéra la pièce. Un bureau, trois chaises et deux armoires en bois pleines à craquer de dossiers en cours, composaient l'ameublement. Un néon fraîchement installé éclairait le plafond à la peinture écaillée. Usé par des décennies de citoyens venus solliciter le premier magistrat de la commune, le plancher en bois brut présentait ses planches polies aux nouvelles générations.

La guerre terminée, son prédécesseur aurait aimé effectuer des travaux, mais ses administrés avaient trop souffert pour voir l'argent de leurs impôts disparaître dans la réfection de la mairie. Les cinq années d'épreuves achevées, tout le monde avait pensé à la reconstruction de ses propres biens et le mobilier municipal pouvait bien attendre quelques années supplémentaires avant d'être remplacé. Pour couronner le tout, les travaux s'étaient encore ralentis au moment de la guerre d'Indochine et celle d'Algérie voyait d'autres enfants du village s'éloigner pour de longs moments.

Courcain avait pris les rênes de Barraux sans s'imaginer les futures difficultés. Ses concitoyens s'arrogeaient le droit de le déranger à

toutes heures du jour et de la nuit pour des prétextes futiles. Le préfet le morigénait parfois pour la lenteur de sa secrétaire à rédiger et envoyer des dossiers et, comble de malchance, son épouse le critiquait ouvertement derrière le comptoir de sa petite épicerie. Madame Courcain se plaignait des heures volées par son mari pour diriger les affaires du village, au lieu de venir remplir les rayons de leur commerce. Le maire se serait bien passé d'un nouveau problème.

À ses yeux, la découverte du souterrain présentait un désagrément majeur. Les travaux du nouveau sentier seraient retardés, des curieux tenteraient de s'introduire dans la galerie et les enfants se feraient un plaisir de jouer aux gendarmes et aux voleurs à proximité. Les parents auraient encore un nouveau prétexte pour venir se plaindre. Sans compter qu'un accident était vite arrivé.

L'élú soupira complètement désabusé. Il considéra sur la paume de sa main la pièce découverte dans la cavité avant de l'enfourer dans la poche de son pantalon, puis il s'empara de son feutre accroché à une patère en bois, le posa avec délicatesse sur son crâne dégarni avant d'enfiler un imperméable à la couleur délavée.

— Allons-y ! fit-il en invitant le contremaître à le précéder. J'espère que cette pièce de monnaie soit la seule existante dans ce maudit tunnel.

— Pardon ?

— Non, rien, je parle tout seul.

Courcain craignait la découverte d'un trésor archéologique. Les scientifiques fouilleraient le secteur dans l'espoir de mettre au jour d'autres trouvailles. La zone interdite au public et les travaux interrompus, il ne pourrait inaugurer le futur sentier au début de l'été prochain. Il comptait sur le dernier trimestre de l'année pour commencer le chantier. Mille neuf cent cinquante-neuf devrait voir surgir les premiers visiteurs. La conjoncture économique permettait d'envisager l'avenir avec sérénité. Malgré le conflit en Algérie, la France achevait de se relever de ses tourments, ses habitants reprenaient espoir et le pouvoir d'achat s'étoffait. Une nouvelle manne financière commençait à poindre, les Américains visitaient Paris.

« Après tout, songea l'édile, les mangeurs de chewing-gum débarqueront tôt ou tard dans notre contrée. Leurs devises nous aideront à développer nos villages ».

Il invita Georges à monter dans sa voiture. La DS démarra au quart de tour. Les essuie-glaces balayaient une pluie fine s'écrasant sur le pare-brise, les phares distillaient une faible lumière jaune sur les pavés disjoints de la rue traversant le hameau. Il suivit des yeux une jolie femme pressant la main d'un petit garçon qui traversait la rue pour pénétrer dans la boulangerie. Au passage de l'automobile, deux hommes saluèrent le maire en ôtant leur béret. Le premier magistrat de la commune se flattait en privé de sa popularité survenue à l'issue de son élection. Après tout, les inconvénients dus à son investiture valaient bien une compensation.

Les quelques hectomètres de campagne furent rapidement avalés et la voiture abandonna la rampe s'élevant en douceur vers la citadelle, pour emprunter un étroit chemin longeant les premiers contreforts des défenses.

En croisant un coupé Chambord, Courcain envia son propriétaire, la voiture était sortie des usines Simca trois ans auparavant.

Son contremaître le tira de ses réflexions.

— Qu'allons-nous faire, monsieur le maire ?

— Tu as les lampes ?

— Affirmatif ! répondit son passager qui gardait des intonations militaires acquises lors de son engagement dans la 2^e DB en 1944.

— Très bien.

Le ronronnement du moteur remplaça le bref entretien. Ils bifurquèrent sur un chemin peu carrossable et poussiéreux situé dans un petit bois, pour s'aventurer sur un chemin irrégulier desservant les champs.

La futaie les séparait du fortin. Les arbres commençaient à perdre leurs feuilles, mais si de futurs beaux jours pointaient encore, des amoureux se promèneraient les dimanches aux abords des remparts.

— Nous y sommes, déclara le chauffeur en coupant le contact.

Le système hydraulique de la DS 19 s'abaissa, rapprochant la garde du chemin. L'édile empocha ses clés en s'extrayant de l'habitacle.

Le brouillard avait tout absorbé, limitant la vision à une centaine de mètres. Même les sommets débonnaires se noyaient dans l'opacité. Plus bas, les villages, granges et cabanes devenaient pour quelques heures un vague souvenir. Seule, la rumeur de la vallée montait jusqu'aux hommes.

Henri et Philippe terminaient de réunir les planches destinées à clore l'entrée du souterrain quand le maire et son contremaître les rejoignirent.

— Ne fermez pas l'entrée, j'ai des lampes ! s'écria Georges en brandissant une lanterne et deux piles électriques.

Ses collègues s'interrogèrent du regard. Qui resterait à l'extérieur ? Découvreurs du souterrain, ils souhaitaient le visiter. Courcain ricana :

— Ne faites pas cette tête d'enterrement les gars, nous irons tous ensemble.

Ils se détendirent, satisfaits de participer à l'expédition.

— Bon ! Georges, tu passes devant avec Philippe. J'espère que ce tunnel ne s'écroulera pas.

Henri gloussa.

— Ce serait dommage monsieur le maire, votre mandat n'est pas terminé.

Un regard noir lui cloua le bec.

— Au lieu de dire des bêtises, prends cette lampe et ferme la marche.

Il s'en empara, vérifia son fonctionnement et suivit le trio. L'odeur de renfermé s'était résorbée. Leurs silhouettes dansaient sur les murs au fil de leur progression. Philippe marqua de son talon l'endroit où la pièce avait été découverte.

— C'est ici, dit-il en embrassant le périmètre avec sa lanterne.

Georges fouilla la terre avec le pied, sans découvrir l'ombre d'une relique.

— Continuons !

L'obscurité s'épaissit dès qu'ils franchirent le coude de la caverne. La nuit les envahit complètement et un instinct primaire les fit frissonner. Ils poursuivirent leur progression d'une vingtaine de mètres.

— C'est quoi ce truc là-bas ? interrogea Henri en distinguant une forme rectiligne dans la semi-obscurité.